



EAI LCL 1

SESSION 2016

**AGRÉGATION
CONCOURS INTERNE
ET CAER**

Section : LETTRES CLASSIQUES

**COMPOSITION
À PARTIR D'UN OU DE PLUSIEURS TEXTES D'AUTEURS**

Durée : 7 heures

L'usage de tout ouvrage de référence, de tout dictionnaire et de tout matériel électronique (y compris la calculatrice) est rigoureusement interdit.

Dans le cas où un(e) candidat(e) repère ce qui lui semble être une erreur d'énoncé, il (elle) le signale très lisiblement sur sa copie, propose la correction et poursuit l'épreuve en conséquence.

De même, si cela vous conduit à formuler une ou plusieurs hypothèses, il vous est demandé de la (ou les) mentionner explicitement.

NB : La copie que vous rendrez ne devra, conformément au principe d'anonymat, comporter aucun signe distinctif, tel que nom, signature, origine, etc. Si le travail qui vous est demandé comporte notamment la rédaction d'un projet ou d'une note, vous devrez impérativement vous abstenir de signer ou de l'identifier.

Tournez la page S.V.P.

A

Composition à partir d'un ou plusieurs textes des auteurs de langue française

Sept extraits du *Barbier de Séville*, du *Mariage de Figaro*, et de *La Mère coupable* de Beaumarchais vous sont proposés. Dans un développement composé et rédigé, vous présenterez, à partir de l'analyse que vous ferez de ce corpus, les modalités de son exploitation dans un projet didactique à l'intention d'une classe de Première. Vous vous intéresserez à la façon dont des situations comparables engendrent des formes théâtrales radicalement différentes.

- Texte 1 : *Le Barbier de Séville* - Personnages
- Texte 2 : *Le Mariage de Figaro* – Caractères et habillements de la pièce
- Texte 3 : *La Mère coupable* - Personnages
- Texte 4 : *Le Barbier de Séville* – Acte II, scène XV
- Texte 5 : *Le Mariage de Figaro* – Acte II, scènes XVII, XVIII, XIX
- Texte 6 : *La Mère coupable* – Acte I, scène VIII
- Texte 7 : *La Mère coupable* – Acte III, scène VI

Texte 1 - *Le Barbier de Séville*

PERSONNAGES

Les habits des Acteurs doivent être dans l'ancien costume espagnol.

Le COMTE ALMAVIVA, Grand d'Espagne, Amant inconnu de Rosine, paraît, au premier Acte en veste et culotte de satin ; il est enveloppé d'un grand manteau brun, ou *cape espagnole* ; chapeau noir rabattu, avec un ruban de couleur, autour de la forme. Au deuxième Acte, habit uniforme de cavalier, avec des moustaches et des bottines. Au troisième, habillé en bachelier ; cheveux ronds, grande fraise au cou ; veste, culotte, bas et manteau d'abbé. Au quatrième Acte, il est vêtu superbement à l'Espagnole avec un riche manteau ; par-dessus tout, le large manteau brun dont il se tient enveloppé.

BARTHOLO, Médecin, Tuteur de Rosine : habit noir, court, boutonné ; grande perruque ; fraise et manchettes relevées ; une ceinture noire ; et, quand il veut sortir de chez lui, un long manteau écarlate.

ROSINE, Jeune personne d'extraction noble, et Pupille de Bartholo ; habillée à l'Espagnole.

FIGARO, Barbier de Séville : en habit de Majo espagnol. La tête couverte d'un rescille, ou filet ; chapeau blanc, ruban de couleur, autour de la forme ; un fichu de soie, attaché fort lâche à son cou ; gilet et haut-de-chausses de satin, avec des boutons et boutonnières frangés d'argent ; une grande ceinture de soie ; les jarretières nouées avec des glands qui pendent sur chaque jambe ; veste de couleur tranchante, à grands revers de la couleur du gilet ; bas blancs et souliers gris.

DON BAZILE, Organiste, Maître à chanter de Rosine : chapeau noir rabattu, soutanelle et long manteau, sans fraise ni manchettes.

LA JEUNESSE, Vieux Domestique de Bartholo.

L'ÉVEILLÉ, autre Valet de Bartholo, garçon niais et endormi. Tous deux habillés en Galiciens ; tous les cheveux dans la queue ; gilet couleur de chamois ; large ceinture de peau avec une boucle ; culotte bleue et veste de même, dont les manches, ouvertes aux épaules pour le passage des bras, sont pendantes par derrière.

UN NOTAIRE.

UN ALCADE, Homme de Justice, avec une longue baguette blanche à la main.

Plusieurs alguazils et valets, avec des flambeaux.

La scène est à Séville, dans la rue et sous les fenêtres de Rosine, au premier Acte, et le reste de la Pièce dans la Maison du Docteur Bartholo.

Texte 2 : *Le Mariage de Figaro*

Caractères et habillements de la pièce

LE COMTE ALMAVIVA doit être joué très noblement, mais avec grâce et liberté. La corruption du cœur ne doit rien ôter au bon ton de ses manières. Dans les mœurs *de ce temps-là*, les Grands traitaient en badinant toute entreprise sur les femmes. Ce rôle est d'autant plus pénible à bien rendre que le personnage est toujours sacrifié. Mais joué par un comédien excellent (M. Molé), il a fait ressortir tous les rôles, et assuré le succès de la pièce.

Son vêtement du premier et second actes est un habit de chasse avec des bottines à mi-jambe de l'ancien costume espagnol. Du troisième acte jusqu'à la fin, un habit superbe de ce costume.

LA COMTESSE, agitée de deux sentiments contraires, ne doit montrer qu'une sensibilité réprimée, ou une colère très modérée ; rien surtout qui dégrade, aux yeux du spectateur, son caractère aimable et vertueux. Ce rôle, un des plus difficiles de la pièce, a fait infiniment d'honneur au grand talent de mademoiselle Saint-Val cadette.

Son vêtement du premier, second et quatrième actes, est une lévite commode et nul ornement sur la tête : elle est chez elle, et censée incommodée. Au cinquième acte, elle a l'habillement et la haute coiffure de Suzanne.

FIGARO. L'on ne peut trop recommander à l'acteur qui jouera ce rôle de bien se pénétrer de son esprit, comme l'a fait M. Dazincourt. S'il y voyait autre chose que de la raison assaisonnée de gaieté et de saillies, surtout s'il y mettait la moindre charge, il avilirait un rôle que le premier comique du théâtre, M. Prévile, a jugé devoir honorer le talent de tout comédien qui saurait en saisir les nuances multipliées et pourrait s'élever à son entière conception.

Son vêtement comme dans *Le Barbier de Séville*.

SUZANNE. Jeune personne adroite, spirituelle et rieuse, mais non de cette gaieté presque effrontée de nos soubrettes corruptrices ; son joli caractère est dessiné dans la préface, et c'est là que l'actrice qui n'a point vu mademoiselle Contat doit l'étudier pour le bien rendre.

Son vêtement des quatre premiers actes est un juste blanc à basquines, très élégant, la jupe de même, avec une toque, appelée depuis par nos marchandes à *la Suzanne*. Dans la fête du quatrième acte, le Comte lui pose sur la tête une toque à long voile, à hautes plumes et à rubans blancs. Elle porte au cinquième acte la lévite de sa maîtresse, et nul ornement sur la tête.

MARCELINE est une femme d'esprit, née un peu vive, mais dont les fautes et l'expérience ont réformé le caractère. Si l'actrice qui le joue s'élève avec une fierté bien placée à la hauteur très morale qui suit la reconnaissance du troisième acte, elle ajoutera beaucoup à l'intérêt de l'ouvrage.

Son vêtement est celui des duègnes espagnoles, d'une couleur modeste, un bonnet noir sur la tête.

ANTONIO ne doit montrer qu'une demi-ivresse, qui se dissipe par degrés ; de sorte qu'au cinquième acte on ne s'en aperçoive presque plus. Son vêtement est celui d'un paysan espagnol, où les manches pendent par derrière ; un chapeau et des souliers blancs.

FANCHETTE est une enfant de douze ans, très naïve. Son petit habit est un juste brun avec des ganses et des boutons d'argent, la jupe de couleur tranchante, et une toque noire à plumes sur la tête. Il sera celui des autres paysannes de la noce.

CHÉRUBIN. Ce rôle ne peut être joué, comme il l'a été, que par une jeune et très jolie femme ; nous n'avons point à nos théâtres de très jeune homme assez formé pour en bien sentir les finesses. Timide à l'excès devant la Comtesse, ailleurs un charmant polisson ; un désir inquiet et vague est le fond de son caractère. Il s'élançait à la puberté, mais sans projet, sans connaissances, et tout entier à chaque événement ; enfin il est ce que toute mère, au fond du cœur, voudrait peut-être que fût son fils, quoiqu'elle dût beaucoup en souffrir.

Son riche vêtement, au premier et second actes, est celui d'un page de Cour espagnol, blanc et brodé d'argent ; le léger manteau bleu sur l'épaule, et un chapeau chargé de plumes. Au quatrième acte, il a le corset, la jupe et la toque des jeunes paysannes qui l'amènent. Au cinquième acte, un habit uniforme d'officier, une cocarde et une épée.

BARTHOLO. Le caractère et l'habit comme dans *Le Barbier de Séville*, il n'est ici qu'un rôle secondaire.

BAZILE. Caractère et vêtement comme dans *Le Barbier de Séville*, il n'est aussi qu'un rôle secondaire.

BRID'OISON doit avoir cette bonne et franche assurance des bêtes qui n'ont plus leur timidité. Son bégaiement n'est qu'une grâce de plus, qui doit être à peine sentie ; et l'acteur se tromperait lourdement et jouerait à contre-sens, s'il y cherchait le plaisant de son rôle. Il est tout entier dans l'opposition de la gravité de son état au ridicule du caractère ; et moins l'acteur le chargera, plus il montrera de vrai talent.

Son habit est une robe de juge espagnol moins ample que celle de nos procureurs, presque une soutane ; une grosse perruque, une gonille ou rabat espagnol au cou, et une longue baguette blanche à la main.

DOUBLE-MAIN. Vêtu comme le juge ; mais la baguette blanche plus courte.

L'HUISSIER ou ALGUAZIL. Habit, manteau, épée de Crispin, mais portée à son côté sans ceinture de cuir. Point de bottines, une chaussure noire, une perruque blanche naissante et longue, à mille boucles, une courte baguette blanche.

GRIPE-SOLEIL. Habit de paysan, les manches pendantes, veste de couleur tranchée, chapeau blanc.

UNE JEUNE BERGÈRE. Son vêtement comme celui de Fanchette.

PÉDRILLE. En veste, gilet, ceinture, fouet, et bottes de poste, une résille sur la tête, chapeau de courrier.

PERSONNAGES MUETS ? les uns en habits de juges, d'autres en habits de paysans, les autres en habits de livrée.

Texte 3 : *La Mère coupable*

PERSONNAGES

LE COMTE ALMAVIVA, grand seigneur espagnol, d'une fierté noble, et sans orgueil.

LA COMTESSE ALMAVIVA, très malheureuse, et d'une angélique piété.

LE CHEVALIER LÉON, leur fils, jeune homme épris de la liberté, comme toutes les âmes ardentes et neuves.

FLORESTINE, pupille et filleule du comte Almoviva, jeune personne d'une grande sensibilité.

M. BÉGEARSS, Irlandais, major d'infanterie espagnole, ancien secrétaire des ambassades du Comte ; homme très profond, et grand machinateur d'intrigues, fomentant le trouble avec art.

FIGARO, valet de chambre, chirurgien et homme de confiance du Comte ; homme formé par l'expérience du monde et des événements.

SUZANNE, première camériste de la Comtesse, épouse de Figaro ; excellente femme, attachée à sa maîtresse, et revenue des illusions du jeune âge.

M. FAL, notaire du Comte, homme exact et très honnête.

GUILLAUME, valet allemand de M. Bégearss, homme trop simple pour un tel maître.

La scène est à Paris, dans l'hôtel occupé par la famille du comte, et se passe à la fin de 1790.

Texte 4 : *Le Barbier de Séville* – Acte II, scène XV

BARTHOLO, ROSINE

BARTHOLO *le regarde aller*. — Il est enfin parti. (*A part.*) Dissimulons.

ROSINE — Convenez pourtant, Monsieur, qu'il est bien gai ce jeune Soldat ! A travers son ivresse, on voit qu'il ne manque ni d'esprit, ni d'une certaine éducation.

BARTHOLO — Heureux, m'amour, d'avoir pu nous en délivrer ! mais n'es-tu pas un peu curieuse de lire avec moi le papier qu'il t'a remis ?

ROSINE — Quel papier ?

BARTHOLO — Celui qu'il a feint de ramasser pour te le faire accepter.

ROSINE — Bon ! c'est la lettre de mon cousin l'Officier, qui était tombée de ma poche.

BARTHOLO — J'ai idée, moi, qu'il l'a tirée de la sienne.

ROSINE — Je l'ai très bien reconnue.

BARTHOLO — Qu'est-ce qu'il coûte d'y regarder ?

ROSINE — Je ne sais pas seulement ce que j'en ai fait.

BARTHOLO, *montrant la pochette*. — Tu l'as mise là.

ROSINE — Ah ! ah ! par distraction.

BARTHOLO — Ah ! sûrement. Tu vas voir que ce sera quelque folie.

ROSINE, *à part*. — Si je ne le mets pas en colère, il n'y aura pas moyen de refuser.

BARTHOLO — Donne donc, mon cœur.

ROSINE — Mais quelle idée avez-vous en insistant, Monsieur ? Est-ce encore quelque méfiance ?

BARTHOLO — Mais, vous, quelle raison avez-vous de ne pas le montrer ?

ROSINE — Je vous répète, Monsieur, que ce papier n'est autre que la lettre de mon cousin, que vous m'avez rendue hier toute décachetée ; et puisqu'il en est question, je vous dirai tout net que cette liberté me déplaît excessivement.

BARTHOLO — Je ne vous entends pas !

ROSINE — Vais-je examiner les papiers qui vous arrivent ? Pourquoi vous donnez-vous des airs de toucher à ceux qui me sont adressés ? Si c'est jalousie, elle m'insulte ; s'il s'agit de l'abus d'une autorité usurpée, j'en suis plus révoltée encore.

BARTHOLO — Comment, révoltée ! Vous ne m'avez jamais parlé ainsi.

ROSINE — Si je me suis modérée jusqu'à ce jour, ce n'était pas pour vous donner le droit de m'offenser impunément.

BARTHOLO — De quelle offense parlez-vous ?

ROSINE — C'est qu'il est inouï qu'on se permette d'ouvrir les lettres de quelqu'un.

BARTHOLO — De sa femme ?

ROSINE — Je ne la suis pas encore. Mais pourquoi lui donnerait-on la préférence d'une indignité qu'on ne fait à personne ?

BARTHOLO — Vous voulez me faire prendre le change et détourner mon attention du billet, qui, sans doute, est une missive de quelque amant ! mais je le verrai, je vous assure.

ROSINE — Vous ne le verrez pas. Si vous m'approchez, je m'enfuis de cette maison, et je demande retraite au premier venu.

BARTHOLO — Qui ne vous recevra point.

ROSINE — C'est ce qu'il faudra voir.

BARTHOLO — Nous ne sommes pas ici en France, où l'on donne toujours raison aux femmes ; mais, pour vous en ôter la fantaisie, je vais fermer la porte.

ROSINE, *pendant qu'il y va*. — Ah Ciel ! que faire ? ... Mettons vite à la place la lettre de mon cousin, et donnons-lui beau jeu à la prendre. (*Elle fait l'échange, et met la lettre du cousin dans sa pochette, de façon qu'elle sorte un peu.*)

BARTHOLO, *revenant*. — Ah ! j'espère maintenant la voir.

ROSINE — De quel droit, s'il vous plaît ?

BARTHOLO — Du droit le plus universellement reconnu, celui du plus fort.

ROSINE — On me tuera plutôt que de l'obtenir de moi.

BARTHOLO, *frappant du pied*. — Madame ! Madame ! ...

ROSINE *tombe sur un fauteuil et feint de se trouver mal*. — Ah ! quelle indignité ! ...

BARTHOLO — Donnez cette lettre, ou craignez ma colère.

ROSINE, *renversée*. — Malheureuse Rosine !

BARTHOLO — Qu'avez-vous donc ?

ROSINE — Quel avenir affreux !

BARTHOLO — Rosine !

ROSINE — J'étouffe de fureur !

BARTHOLO — Elle se trouve mal.

ROSINE — Je m'affaiblis, je meurs.

BARTHOLO, *à part*. — Dieux ! la lettre ! Lisons-la sans qu'elle en soit instruite. (*Il lui tâte le pouls et prend la lettre qu'il tâche de lire en se tournant un peu.*)

ROSINE, *toujours renversée*. — Infortunée ! ah ! ...

BARTHOLO *lui quitte le bras, et dit à part*. — Quelle rage a-t-on d'apprendre ce qu'on craint toujours de savoir !

ROSINE — Ah ! pauvre Rosine !

BARTHOLO — L'usage des odeurs... produit ces affections spasmodiques. (*Il lit par derrière le fauteuil, en lui tâtant le pouls. Rosine se relève un peu, le regarde finement, fait un geste de tête, et se remet sans parler.*)

BARTHOLO, *à part*. — O Ciel ! c'est la lettre de son cousin. Maudite inquiétude ! Comment l'apaiser maintenant ? Qu'elle ignore au moins que je l'ai lue ! (*Il fait semblant de la soutenir et remet la lettre dans la pochette.*)

ROSINE *soupire*. — Ah ! ...

BARTHOLO — Eh bien ! ce n'est rien, mon enfant ; un petit mouvement de vapeurs, voilà tout ; car ton pouls n'a seulement pas varié. (*Il va prendre un flacon sur la console.*)

ROSINE, *à part*. — Il a remis la lettre : fort bien !

BARTHOLO — Ma chère Rosine, un peu de cette eau spiritueuse.

ROSINE — Je ne veux rien de vous ; laissez-moi.

BARTHOLO — Je conviens que j'ai montré trop de vivacité sur ce billet.

ROSINE — Il s'agit bien du billet. C'est votre façon de demander les choses qui est révoltante.

BARTHOLO, *à genoux*. — Pardon ; j'ai bientôt senti tous mes torts, et tu me vois à tes pieds, prêt à les réparer.

ROSINE — Oui, pardon ! Lorsque vous croyez que cette lettre ne vient pas de mon cousin.

BARTHOLO — Qu'elle soit d'un autre ou de lui, je ne veux aucun éclaircissement.

ROSINE, *lui présentant la lettre*. — Vous voyez qu'avec de bonnes façons, on obtient tout de moi. Lisez-la.

BARTHOLO — Cet honnête procédé dissiperait mes soupçons si j'étais assez malheureux pour en conserver.

ROSINE — Lisez-la donc, Monsieur.

BARTHOLO *se retire*. — A Dieu ne plaise que je te fasse une pareille injure !

ROSINE — Vous me contrariez de la refuser.

BARTHOLO — Reçois en réparation cette marque de ma parfaite confiance. Je vais voir la pauvre Marceline, que ce Figaro a, je ne sais pourquoi, saignée au pied ; n'y viens-tu pas aussi ?

ROSINE — J'y monterai dans un moment.

BARTHOLO — Puisque la paix est faite, mignonne, donne-moi ta main. Si tu pouvais m'aimer ! ah, comme tu serais heureuse !

ROSINE, *baissant les yeux*. — Si vous pouviez me plaire, ah ! comme je vous aimerais !

BARTHOLO — Je te plairai, je te plairai ; quand je te dis que je te plairai ! (*Il sort*).

ROSINE *le regarde aller*. — Ah ! Lindor ! Il dit qu'il me plaira ! ... Lisons cette lettre qui a manqué de me causer tant de chagrin. (*Elle lit et s'écrie :*) Ah ! ... j'ai lu trop tard : il me recommande de tenir une querelle ouverte avec mon Tuteur ; j'en avais une si bonne, et je l'ai laissée échapper ! En recevant la lettre, j'ai senti que je rougissais jusqu'aux yeux. Ah ! mon Tuteur a raison. Je suis bien loin d'avoir cet usage du monde, qui, me dit-il souvent, assure le maintien des femmes en toute occasion ; mais un homme injuste parviendrait à faire une rusée de l'innocence même.

Texte 5 : Le Mariage de Figaro – Acte II, scènes XVII - XIX

LA COMTESSE, LE COMTE, SUZANNE.

SUZANNE *sort en riant*. - Je le tuerai, je le tuerai ! Tuez-le donc, ce méchant page.

LE COMTE, *à part*. - Ah ! quelle école ! (*Regardant la Comtesse qui est restée stupéfaite.*) Et vous aussi, vous jouez l'étonnement ?... Mais peut-être elle n'y est pas seule. (*Il entre.*)

Scène XVIII LA COMTESSE, assise, SUZANNE.

SUZANNE *accourt à sa maîtresse*. - Remettez-vous, madame ; il est bien loin ; il a fait un saut...

LA COMTESSE. Ah ! Suzon ! je suis morte !

Scène XIX LA COMTESSE, assise, SUZANNE, LE COMTE.

LE COMTE *sort du cabinet d'un air confus. Après un court silence*. - Il n'y a personne, et pour le coup j'ai tort. - Madame... vous jouez fort bien la comédie.

SUZANNE, *gaiement*. - Et moi, Monseigneur ? (*La Comtesse, son mouchoir sur la bouche, pour se remettre, ne parle pas.*)

LE COMTE *s'approche*. - Quoi ! madame, vous plaisantiez ?

LA COMTESSE, *se remettant un peu*. - Eh pourquoi non, monsieur ?

LE COMTE. - Quel affreux badinage ! et quel motif, je vous prie ? ...

LA COMTESSE. - Vos folies méritent-elles de la pitié ?

LE COMTE. - Nommer folies ce qui touche à l'honneur !

LA COMTESSE, *assurant son ton par degrés*. - Me suis-je unie à vous pour être éternellement dévouée à l'abandon et à la jalousie, que vous seul osez concilier ?

LE COMTE. - Ah ! madame, c'est sans ménagement.

SUZANNE. - Madame n'avait qu'à vous laisser appeler les gens.

LE COMTE. - Tu as raison, et c'est à moi de m'humilier... Pardon, je suis d'une confusion ! ...

SUZANNE. - Avouez, monseigneur, que vous la méritez un peu !

LE COMTE. - Pourquoi donc ne sortais-tu pas lorsque je t'appelais ? Mauvaise !

SUZANNE. - Je me rhabillais de mon mieux, à grand renfort d'épingles ; et madame, qui me le défendait, avait bien ses raisons pour le faire.

LE COMTE. - Au lieu de rappeler mes torts, aide-moi plutôt à l'apaiser.

LA COMTESSE. - Non, monsieur ; un pareil outrage ne se couvre point. Je vais me retirer aux Ursulines, et je vois trop qu'il en est temps.

LE COMTE. - Le pourriez-vous sans quelques regrets ?

SUZANNE. - Je suis sûre, moi, que le jour du départ serait la veille des larmes.

LA COMTESSE. - Eh ! quand cela serait, Suzon ? j'aime mieux le regretter que d'avoir la bassesse de lui pardonner ; il m'a trop offensée.

LE COMTE. - Rosine ! ...

LA COMTESSE. Je ne la suis plus, cette Rosine que vous avez tant poursuivie ! Je suis la pauvre comtesse Almaviva, la triste femme délaissée, que vous n'aimez plus.

SUZANNE. - Madame !

Texte 6 : *La Mère coupable* – Acte I, scène VIII

LE COMTE, BÉGEARSS.

BÉGEARSS - Quel est votre projet sur l'examen de cet écrivain ?

LE COMTE *tire de sa poche un bracelet entouré de brillants*. - Je ne veux plus te déguiser tous les détails de mon affront ; écoute. Un certain Léon d'Astorga, qui fut jadis mon page, et que l'on nommait Chérubin...

BÉGEARSS - Je l'ai connu ; nous servions dans le régiment dont je vous dois d'être major. Mais il y a vingt ans qu'il n'est plus.

LE COMTE - C'est ce qui fonde mon soupçon. Il eut l'audace de l'aimer. Je la crus éprise de lui ; je l'éloignai d'Andalousie, par un emploi dans ma légion. Un an après la naissance du fils... qu'un

combat détesté m'enlève (*Il met la main à ses yeux*), lorsque je m'embarquai vice-roi du Mexique, au lieu de rester à Madrid, ou dans mon palais à Séville, ou d'habiter Aguas Frescas, qui est un superbe séjour, quelle retraite, ami, crois-tu que ma femme choisit ? Le vilain château d'Astorga, chef-lieu d'une méchante terre, que j'avais achetée des parents de ce page. C'est là qu'elle a voulu passer les trois années de mon absence ; qu'elle y a mis au monde... (après neuf ou dix mois, que sais-je ?) ce misérable enfant, qui porte les traits d'un perfide ! Jadis, lorsqu'on m'avait peint pour le bracelet de la Comtesse, le peintre, ayant trouvé ce page fort joli, désira d'en faire une étude ; c'est un des beaux tableaux de mon cabinet.

BÉGEARSS - Oui... (*Il baisse les yeux*) A telles enseignes que votre épouse...

LE COMTE, *vivement*. Ne veut jamais le regarder ? Eh bien ! sur ce portrait, j'ai fait faire celui-ci, dans ce bracelet, pareil en tout au sien, fait par le même joaillier qui monta tous ses diamants ; je vais le substituer à la place du mien. Si elle en garde le silence, vous sentez que ma preuve est faite. Sous quelque forme qu'elle en parle, une explication sévère éclaircit ma honte à l'instant.

BÉGEARSS - Si vous demandez mon avis, monsieur, je blâme un tel projet.

LE COMTE - Pourquoi ?

BÉGEARSS - L'honneur répugne à de pareils moyens. Si quelque hasard, heureux ou malheureux, vous eût présenté certains faits, je vous excuserais de les approfondir. Mais tendre un piège ! des surprises ! Eh ! quel homme, un peu délicat, voudrait prendre un tel avantage sur son plus mortel ennemi ?

LE COMTE - Il est trop tard pour reculer : le bracelet est fait, le portrait du page est dedans...

BÉGEARSS *prend l'écrin*. - Monsieur, au nom du véritable honneur...

LE COMTE *a enlevé le bracelet de l'écrin*. - Ah ! mon cher portrait, je te tiens ! J'aurai du moins la joie d'en orner le bras de ma fille, cent fois plus digne de le porter ! (*Il y substitue l'autre.*)

BÉGEARSS *feint de s'y opposer. Ils tirent chacun l'écrin de leur côté ; Bégearss fait ouvrir adroitement le double fond, et dit avec colère*. - Ah ! voilà la boîte brisée !

LE COMTE *regarde*. - Non ; ce n'est qu'un secret que le débat a fait ouvrir. Ce double fond renferme des papiers !

BÉGEARSS, *s'y opposant*. - Je me flatte, monsieur, que vous n'abuserez point...

LE COMTE, *impatiemment*. - « Si quelque heureux hasard vous eût présenté certains faits, me disais-tu dans le moment, je vous excuserais de les approfondir... » Le hasard me les offre, et je vais suivre ton conseil. (*Il arrache les papiers.*)

BÉGEARSS, *avec chaleur*. - Pour l'espoir de ma vie entière, je ne voudrais pas devenir complice d'un tel attentat ! Remettez ces papiers, monsieur, ou souffrez que je me retire. (*Il s'éloigne. – Le Comte tient des papiers et lit. – Bégearss le regarde en dessous, et s'applaudit secrètement.*)

LE COMTE, *avec fureur*. - Je n'en veux pas apprendre davantage ; renferme tous les autres ; et moi, je garde celui-ci.

BÉGEARSS - Non ; quel qu'il soit, vous avez trop d'honneur pour commettre une...

LE COMTE, *fièrement*. Une... ! Achevez ! tranchez le mot, je puis l'entendre.

BÉGEARSS, *se courbant*. - Pardon, monsieur, mon bienfaiteur ! et n'imputez qu'à ma douleur l'indécence de mon reproche.

LE COMTE - Loin de t'en savoir mauvais gré, je t'en estime davantage. (*Il se jette sur un fauteuil.*) Ah ! perfide Rosine !... Car, malgré mes légèretés, elle est la seule pour qui j'aie éprouvé... J'ai subjugué les autres femmes ! Ah ! je sens à ma rage combien cette indigne passion... Je me déteste de l'aimer !

BÉGEARSS - Au nom de Dieu, Monsieur, remettez ce fatal papier !

Texte 7 : La Mère coupable – Acte III, scène VI

LA COMTESSE, BÉGEARSS.

BÉGEARSS - Combien j'ai souhaité pour vous le moment auquel nous touchons !

LA COMTESSE, *étouffée*. - O mon ami ! quel jour nous choisissons pour consommer ce sacrifice ! celui de la naissance de mon malheureux fils ! A cette époque, tous les ans, leur consacrant cette journée,

je demandais pardon au ciel, et je m'abreuvais de mes larmes en relisant ces tristes lettres. Je me rendais au moins le témoignage qu'il y eut entre nous plus d'erreur que de crime. Ah ! faut-il donc brûler tout ce qui me reste de lui ?

BÉGEARSS - Quoi, madame ? détruisez-vous ce fils qui vous le représente ? ne lui devez-vous pas un sacrifice qui le préserve de mille affreux dangers ? vous le devez à vous-même ! et la sécurité de votre vie entière est attachée peut-être à cet acte imposant ! (*Il ouvre le secret de l'écrin et en tire les lettres.*)

LA COMTESSE, *surprise*. - Monsieur Bégearss, vous l'ouvrez mieux que moi !... Que je les lise encore !

BÉGEARSS, *sévèrement*. - Non, je ne le permettrai pas.

LA COMTESSE - Seulement la dernière, où, traçant ses tristes adieux du sang qu'il répandit pour moi, il m'a donné la leçon du courage dont j'ai tant besoin aujourd'hui.

BÉGEARSS, *s'y opposant*. - Si vous lisez un mot, nous ne brûlerons rien. Offrez au ciel un sacrifice entier, courageux, volontaire, exempt des faiblesses humaines ! ou, si vous n'osez l'accomplir, c'est à moi d'être fort pour vous. Les voilà toutes dans le feu. (*Il y jette le paquet.*)

LA COMTESSE, *vivement*. - Monsieur Bégearss ! cruel ami ! c'est ma vie que vous consommez ! qu'il m'en reste au moins un lambeau. (*Elle veut se précipiter sur les lettres enflammées. Bégearss la retient à bras-le-corps.*)

BÉGEARSS - J'en jetterai la cendre au vent.